



Colloque GTRC

Les métropoles en temps de globalisation

5, 6 et 7 juin 2014

Université Paris-Ouest
200 avenue de la République
92 000 NANTERRE

Livret des résumés



Organisateurs du colloque :

- Françoise Gadet, Université Paris Ouest Nanterre La Défense & MoDyCo
- Hélène Blondeau, Université de Floride
- Jérémie Kouadio N'Guessan, Université d'Abidjan

Le comité scientifique :

- Olivier Baude, Université d'Orléans (France)
- Annette Boudreau, Université de Moncton (Canada)
- Béatrice Akissi Boutin, Université Toulouse II (France)
- Mbacké Diagne, Université de Dakar (Sénégal)
- Martina Drescher, Université de Bayreuth (Allemagne)
- Michel Francard, Université Catholique de Louvain (Belgique)
- Gasquet-Cyrus Médéric, Université Aix-Marseille (France)
- Patricia Lamarre, Université de Montréal (Canada)
- Fabienne Leconte, Université de Rouen (France)
- François Leimdorfer, Université de Versailles (France)
- Ralph Ludwig, Université Martin Luther de Halle/Saale (Allemagne)
- Fiona Mc Laughlin, Université de Floride (Etats-Unis)
- France Martineau, Université d'Ottawa (Canada)
- Omer Massoumou, Université de Brazzaville (Congo)
- Albinou Ndecky, Université de Picardie (France)
- Tim Pooley, University of Kent (Grande-Bretagne)

Secrétariat :

- Anaïs Moreno, Université Paris Ouest Nanterre La Défense & MoDyCo

Contact : colloquegtrc.paris2014@gmail.com

Nos autres partenaires :



Les conférences plénières



Abidjan, une capitale de plus en plus francophone ?

Béatrice Boutin & Jérémie Kouadio N'Guessan

Université Toulouse II & Université d'Abidjan

Abidjan est la deuxième métropole francophone, après Kinshasa et avant Paris. Longtemps seule capitale de la Côte d'Ivoire, puis remplacée par Yamoussoukro comme capitale administrative et politique, Abidjan reste aujourd'hui la capitale économique du pays, les autres villes n'atteignant pas 500 000 habitants. Ses plus de six millions d'habitants, répartis dans les 13 communes qui composent le district d'Abidjan sont en majorité francophones.

De fait, le mouvement d'expansion du français à Abidjan a été constant depuis un siècle, et gagne aujourd'hui certains secteurs culturels restés résistants au français quelques décennies après l'indépendance, comme la chanson. Mais de quelles pratiques de français s'agit-il ?

Abidjan a été le lieu d'observation du français populaire africain, du français pidginisé, ou véhiculaire, et de sa vernacularisation, des normes exogène et endogène, du nouchi, autrement dénommé argot, langue métisse et même parfois créole... l'hétérogénéité linguistique est toujours présente à Abidjan, sous la pression d'un environnement socioculturel très contrasté.



Dakar, métropole et capitale de la stabilisation du plurilinguisme dominant au Sénégal

Moussa Daff

Université Cheikh Anta Diop de Dakar

Nous le savons, maintenant, les langues plus que les personnes voyagent d'un territoire à un autre. Les territoires linguistiques peuvent devenir des espaces d'observation de la présence et de la dynamique des langues en contact. Nous examinerons comment Dakar, la deuxième capitale politique et la première capitale économique du Sénégal aspire et organise le plurilinguisme en cours au Sénégal.

La composition géographique de la communauté urbaine de Dakar analysée en territoire linguiste révélera comment cette ville est devenue le symbole vivant des langues au Sénégal. En effet, on trouve à Dakar la cohabitation du français, du wolof, du pulaar, du mandingue, du sérère, du diola, du soninké, et d'autres langues aujourd'hui codifiées par la direction de l'alphabétisation. Au total, 21 langues ont le statut ambigu de langue nationale.

Notre hypothèse est que le plurilinguisme dominant à Dakar en sa qualité de capitale du travail productif et rémunéré peut se résumer en sept langues, six nationales et le français, langue scolaire et de travail administratif sur l'étendue du territoire sénégalais. En fonction des espaces de production linguistique le choix de l'une ou de deux des sept langues est prédictible par une fonctionnalité urbaine linguistique dictée par l'appartenance territoriale des langues en partage dans la narration linguistique en contexte plurilingue restreint ou étendu. Langues, espace sociétal de vie commune, économie sont les facteurs de régulations des choix d'usage d'une forme linguistique de communication tirée du répertoire plurilingue urbain. Dakar, métropole du plurilinguisme sénégalais, incite au bilinguisme minimal, wolof/français tout en conservant dans les territoires composant la communauté urbaine un plurilinguisme avec le wolof comme langue dominante. C'est cela qui donne au wolof, le rôle de langue de Dakar et du travail formel et informel. Dakar, est un vaste espace linguistique qui favorise l'usage du wolof et partant réduit l'espace d'utilisation des autres langues nationales comme première langue de communication mais ne les nie pas.



Quelles pratiques langagières aujourd'hui en région parisienne ?

Françoise Gadet & Emmanuelle Guerin

Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire MoDyCo & Université d'Orléans, LLL

Toutes les métropoles européennes ont aujourd'hui affaire à l'immigration dans des aires multiculturelles situées à leurs périphéries, ce qui ne peut pas ne pas avoir d'effets sur leur paysage (socio)linguistique sonore. La région parisienne, qui est de celles qui en France ont attiré le plus de migrants, (au moins) depuis le début des années 60, constitue un bon terrain pour s'interroger sur ce qui pourrait ainsi être en train d'advenir dans le français, qu'il s'agisse ou non de phénomènes nouveaux. Il est habituel d'en chercher les effets chez les jeunes, mais on montrera les inconvénients d'étiquettes ethniques, spatiales comme démographiques. Cette communication étudiera, en s'appuyant sur le corpus MPF récemment constitué autour de Paris, à la fois des phénomènes candidats à être qualifiés d'"émergents" et la façon dont leur intrication dans les attitudes envers les langues des enquêtés concernés aide à les situer et à les comprendre. On se demandera ainsi dans quelle mesure les langues en contact avec le français ont des effets sur ce qui était traditionnellement conçu comme "français populaire".



Marseille, métropole plurilingue au 21^{ème} siècle : de la sociolinguistique urbaine à une sociolinguistique critique

Médéric Gasquet-Cyrus

Université Aix-Marseille

Depuis sa fondation il y a plus de 26 siècles, Marseille est une ville plurilingue. Mais si les récits ne manquent pas pour évoquer, avec plus ou moins de clichés, cette « Babel » méditerranéenne, il manque de sérieuses études permettant de recenser avec précision la diversité des langues et des variétés en présence, leurs usages et leurs relations dans cette métropole en perpétuel changement. C'est ce que vise le projet *Marseille en V.O.*, dont l'objectif principal est de développer des outils capables de « mesurer le degré de plurilinguisme d'une ville ». Le défi méthodologique posé par cette recherche n'est pas mince, et nécessite un cadre théorique pertinent.

Du XIX^e siècle et l'industrialisation du port aux tout derniers coups de pelleuse dans le nouveau périmètre « Euroméditerranée », Marseille est un « chantier permanent » qui voit ses espaces, ses quartiers et ses réseaux changer au gré des logiques socio-économiques et politiques. La ville connaît une série de transformations liées à des politiques d'aménagement urbain plus ou moins agressives, à des stratégies d'occupation des espaces mais aussi à des discours publics ou privés qui dessinent autant de territoires plus ou moins valorisés, plus ou moins ségrégués. En ce sens, les outils de la sociolinguistique urbaine demeurent pertinents pour analyser ces dynamiques.

Cependant, de nouveaux éléments complexifient les changements et les mutations de l'écologie urbaine. C'est ainsi que les tentatives de gentrification que subit Marseille depuis les années 2000 ont un impact sociolinguistique qui nécessite de nouveaux outils pour étudier les phénomènes de contact, de convergence et de différenciation. De plus, l'articulation entre le local et le global de plus en plus sensible dans cette ville comme dans de nombreuses métropoles du monde invite à basculer d'une sociolinguistique de la distribution à une sociolinguistique de la mobilité. Enfin, les contacts entre les acteurs (institutionnels, communautaires ou individuels) et entre les idéologies politiques en

circulation nécessitent d'examiner les dynamiques actuelles en termes les relations de pouvoir, et convoquent pour cela une sociolinguistique critique attentive aux conflits explicites ou cachés.

C'est cette articulation entre sociolinguistique urbaine et sociolinguistique critique qui sera examinée ici, appuyée sur une présence attentive sur le terrain depuis une quinzaine d'années.



Comment les jeunes de milieu populaire parlent leur(s) langue(s) à Bruxelles

Philippe Hambye

Université Catholique de Louvain

Si le français constitue encore la *lingua franca* de la région de Bruxelles, il coexiste tant avec d'autres langues au *status* très élevé (anglais, néerlandais) qu'avec des langues de l'immigration, qui sont minorisées mais qui connaissent néanmoins une diffusion relativement importante. Après avoir présenté la situation sociolinguistique de Bruxelles à un niveau macro-social, cette conférence s'intéressera principalement à la pratique du français chez de jeunes élèves observés dans plusieurs écoles de la région bruxelloise lors d'enquêtes ethnographiques.

Les questions suivantes seront abordées : quelles sont les tendances majeures de l'évolution du français à Bruxelles ? quel rôle y jouent les langues de contact ? doit-on envisager les façons de parler caractéristiques de ces locuteurs comme des (multi-)ethnolectes ? Nous proposerons d'envisager la dynamique sociolinguistique observée à Bruxelles comme une dynamique de vernacularisation du français, mais qui ne concerne qu'une partie de la population dans un espace urbain marqué par la ségrégation sociale.



L'industrialisation du français parisien : 1750-1950

Anthony Lodge

Université St Andrews

Pour mieux situer et, peut-être, pour mieux comprendre le profil sociolinguistique que présente la métropole parisienne en ce temps de globalisation, nous proposons ici une rapide excursion dans l'histoire sociolinguistique de la ville depuis le milieu du XVIII^e siècle. Nous dresserons, au préalable, une typologie des grandes villes, des phases d'urbanisation qu'a connues l'Europe, et des transformations linguistiques et sociolinguistiques qui s'y trouvent associées. L'importance centrale de l'industrialisation dans l'évolution des sociétés et des langues européennes nous fait adopter une périodisation de l'histoire sociolinguistique comportant des phases proto-industrielle, industrielle et post-industrielle. Pour mieux cerner la spécificité parisienne, nous ferons, à chaque stade, la comparaison avec l'histoire sociolinguistique de Londres.

Paris s'étant industrialisé tard, la structure sociolinguistique de la ville proto-industrielle persiste jusqu'au milieu du XIX^e siècle. L'époque industrielle proprement dite (1850+) amorce une explosion démographique, alimentée surtout par l'immigration provinciale. Les processus de dialect-mixing et de nivellement linguistique, qui en sont les conséquences, donnent naissance à un nouveau dialecte de classe (le "français populaire"). Durant la période post-industrielle (1950+), la ville de Paris proprement dite voit la dispersion progressive des communautés ouvrières du siècle précédent qui entraîne l'affaiblissement des normes vernaculaires traditionnelles et la perte du français populaire. La création, en revanche, de nouvelles communautés dans la Petite Couronne - alimentée par

l'immigration extra-européenne - crée une véritable explosion de nouvelles variétés vernaculaires. Avec un léger décalage, Paris et Londres suivent jusqu'en 1950 la même trajectoire, mais, après cette date les deux métropoles commencent à diverger.



Francophonie montréalaise et globalisation : Evolution des pratiques langagières en contexte

Hélène Blondeau, Yves Frénette & France Martineau

Université de Floride, Université Saint Boniface & Université d'Ottawa

Dans le dernier quart du 20^e siècle, Montréal a fait l'objet d'études sociolinguistiques qui se sont surtout penchées sur le français des francophones québécois. Or, si le contact a constitué la toile de fond du questionnement, la méthodologie s'est centrée sur un groupe ethnolinguistique assez homogène, du moins pour ce qui est du français. Des travaux plus récents prennent le contrepoids pour montrer la diversité des pratiques langagières sur le territoire montréalais.

Notre contribution vise plus particulièrement à documenter les pratiques langagières francophones dans un contexte de mixité accrue sur le plan social et culturel à travers l'étude de deux quartiers montréalais développée dans le cadre du projet *Le français à la mesure du continent*. Ce travail s'inscrit dans la foulée des travaux récents sur la diversité culturelle en temps de globalisation dans les grandes zones urbaines comme Paris, Londres ou Toronto pour n'en citer que quelques uns. Or, ce qui est différent à Montréal (en comparaison de Paris, Londres ou Toronto), c'est qu'une dualité linguistique historique (anglais-français) se superpose aux effets de mixité sociale et de diversification culturelle, même dans les quartiers ou les locuteurs du français dominant.

Dans un premier temps, notre analyse montre comment les francophones de l'est de Montréal, majoritaires depuis l'urbanisation du territoire à la fin du 19^e siècle, ont créé un milieu qui s'est transformé au fil du temps en une zone de mixité sociale où les pratiques culturelles et langagières s'entremêlent, et les contacts avec les locuteurs anglophones ne sont pas absents. De façon plus précise, nous analysons les trajectoires géographiques, familiales et sociales d'un groupe de locuteurs âgés de Hochelaga-Maisonneuve et de leurs ascendants sur plusieurs générations, de façon à comprendre la dynamique sociale à l'origine de la situation actuelle.

Dans un deuxième temps, afin de mesurer à la fois la mixité sociale qui s'installe et les effets de la mobilité sur les pratiques linguistiques, nous nous attardons à l'examen de deux phénomènes linguistiques dans le quartier d'Hochelaga-Maisonneuve, en comparant le groupe de locuteurs âgés à une cohorte de jeunes adultes. Nous avons sélectionné l'emploi de *m'as* futur périphrastique connoté populaire en concurrence avec *je vais/je vas* comme indicateur d'une mobilité sociale chez nos locuteurs; et les emprunts à l'anglais (ou à une autre langue) et l'alternance de code comme indice de contact linguistique.

Dans un troisième temps, nous examinons la situation dans le quartier à grande diversité culturelle de Montréal-Nord, en voie de devenir une zone de contact entre communautés qui partagent un attachement à la culture francophone, depuis l'avènement de la loi 101. Nous proposons, outre un portrait sociolinguistique de quelques locuteurs, un examen des mêmes variables linguistiques que pour Hochelaga-Maisonneuve, de façon à comparer les pratiques linguistiques de deux cohortes de jeunes adultes et leur intégration des normes communautaires.



Yaoundé, métropole francophone : essai de description d'un foyer linguistique en construction.

*Louis-Martin Onguene Essono
Université de Yaoundé I*

La ville de Yaoundé, la ville aux multiples collines, fondée par les Allemands le 30 novembre 1889, compte aujourd'hui près de trois millions d'habitants. La capitale politique du Cameroun est devenue de ce fait une ville cosmopolite où cohabitent des citoyens de toutes les ethnies du pays et où seule domine la langue française, largement véhiculaire, malgré la présence des 300 langues locales. Les échanges entre tous ces habitants s'effectuent donc essentiellement en français et dans une très grande proportion que l'on estime couramment à 80%.

Mais la jeunesse, majoritaire, impose une langue complexe qui regroupe, outre le français et l'anglais, les éléments lexicaux, syntaxiques et morphologiques des L1. Le camfrançais, qui en découle, semble n'obéir à aucune règle précise puisque la langue évolue et s'enrichit tous les jours, excluant de son champ de communication les personnes âgées, les communications officielles et formelles. Les cours de récréation, le marché, la rue et les maisons en sont le foyer qui grignote progressivement les salles de classes et les copies d'élèves, mais aussi les divers espaces publicitaires pour attirer la jeunesse.

Nos réticences d'antan commencent à tomber, obligeant à prendre en considération cette nouvelle forme de parler qui s'impose et que parlent maintenant les parents jeunes. Cette contribution analyse non seulement les sources de cette langue, mais aussi les causes endogènes ou non, l'évolution, les mutations diverses et les formes qu'elle s'approprie en permanence pour s'étendre, féconde et fertile, de façon massive et dense, dans la ville, au village et dans le pays à l'heure de la mondialisation...

Les communications

La dynamique du français en milieu urbain à Abidjan

*Alain Laurent Abia ABOA & Angeline Nanga-Adjaffi
Université Félix Houphouët Boigny de Cocody-Abidjan*

Les caractéristiques du français parlé par les différentes communautés qui l'ont en commun sont souvent le reflet de toute la complexité des phénomènes inscrits dans les rapports entre langage et identité sociale. Dans les Etats où le français sert, en plus de sa fonction de langue officielle, de véhiculaire interethnique et est utilisé dans les domaines occupés avant par les langues endogènes, le français se distingue dans la pratique linguistique des locuteurs.

C'est le cas en Côte d'Ivoire, principalement en milieu urbain à Abidjan où l'appropriation du français, considérablement acquise par la population donne lieu à l'émergence de variétés endogènes, caractérisées par des restructurations dans différents domaines du système linguistique du français. Ces variétés tendent à s'éloigner plus ou moins du français standard, servant toujours de norme de référence dans ce pays, et dont la pratique s'amenuise chez les locuteurs. Comme le fait remarquer Kube (2005 : 25), à Abidjan, la métropole économique de la Côte d'Ivoire, on observe un recul des langues ivoiriennes dans la communication familiale et encore plus dans celle des jeunes. Ici, le français sert de langue véhiculaire à des populations d'une grande hétérogénéité ethnique.

Cette prédominance du français influence sensiblement les représentations et pratiques linguistiques des locuteurs. Le français est, en effet, pour les citoyens abidjanais, « un moyen incontournable d'insertion à la ville et jouit en plus d'un statut élevé du fait de son image moderne, étant la langue rentable dans le contexte urbain tant dans les domaines officiels que non officiels » (Knutsen 2002 :556).

Notre communication qui s'appuiera sur les résultats d'une enquête par questionnaire réalisée auprès de locuteurs abidjanais essaiera de rendre compte de la dynamique actuelle du français à Abidjan et des représentations qu'en ont les locuteurs.

L'objectif est de contribuer à la réflexion sur la variabilité du français dans l'espace et à la manière dont on peut l'appréhender dans un contexte linguistiquement et culturellement diversifié comme celui de la métropole d'Abidjan.

Les espaces « périurbains » : Réflexion interdisciplinaire entre territoires et discours

*Myriam Abouzaid, Laurence Buson, Romain Lafarge, Claudine Moïse & Cyril Trimaille
Université Grenoble 3*

En étudiant les pratiques et les représentations langagières de locuteurs vivant en ville ou en périphéries, les linguistes ont fréquemment recours aux notions socio-spatiales de territoire, de métropole, de ville, de banlieue, etc. Ces notions, travaillées depuis longtemps en géographie, ont permis de porter une critique du modèle centre-périphérie (Debarbieux & Schaffter, 2008, Bourdeau-Lepage *et al.*, 2009, Dodier, 2012). Le projet ANR TerrHab¹ interroge ces catégories, à partir de terrains d'enquête dans le périurbain. La catégorie « périurbain », entre ville et campagne, à la fois ville et campagne, pose notamment la question des frontières et du continuum, de la ville, de la banlieue et du débat actuel sur le processus de métropolisation. L'exploration interdisciplinaire de ce qui constitue l'habitabilité de cette forme de territoire nous semble de nature à enrichir un questionnement global sur les catégorisations habituellement utilisées en linguistique : l'étude des parlers/pratiques dits « urbains » « ruraux » peut-elle ainsi se dispenser d'une réflexion sur l'entre-deux et sur les frontières linguistiques (réelles, imaginées voire fantasmées ?) entre ces différents espaces.

Le terrain à partir duquel nous menons ces réflexions se situe dans le périmètre de la métropole grenobloise. Il sera en premier lieu analysé au travers des discours de ses habitants, recueillis sous forme d'entretiens semi-directifs dans différents lieux de rencontre (bars, fêtes de « village », fêtes des voisins). Ces entretiens fournissent matière à réflexion, tant en géographie qu'en sociolinguistique : comment se caractérisent les manières d'habiter « en périurbain » et les modalités langagières pour « en parler ». Quelles sont les pratiques et les représentations actives en regard des catégories de ville, de banlieue, ou de village, etc. Sur ces questions, l'analyse des pratiques linguistiques et langagières de quelques enquêtés viendra alimenter l'analyse des discours. Ce sont sans doute les pratiques et usages, du langage, de l'espace et de la sociabilité (réseaux sociaux, civilités, convivialité), qui peuvent permettre de mieux comprendre ce que sont ces territoires et ce qui fait leur spécificité : dis-moi comment tu parles et ce que tu dis, je te dirai où et comment tu habites...

¹ « De l'habitabilité à la territorialité (et retour) : à propos de périurbanités, d'individus et de collectifs en interaction », programme de recherche piloté notamment par les laboratoires PACTE et LIDILEM.

Frontières et territoires des parlers urbains en Côte d'Ivoire. De la "déstabilisation" du français dans les chansons zouglou

*Marie-Clémence Adom
Université Félix Houphouët Boigny de Cocody-Abidjan*

Dans les années 70, se développe en Côte-d'Ivoire ce qu'il était convenu d'appeler le français de Moussa. Parlé par les non alphabétisés, il illustre la façon dont, s'appuyant sur leur langue maternelle, ces derniers tentent de s'approprier une langue française contaminée par les langues de locuteurs venus d'horizons divers. Vers les années 80, apparaît une autre forme d'expression qui procède, elle, par la récupération/intégration de mots puisés dans les langues véhiculaires auxquelles s'ajoutent des emprunts au français et à l'anglais. Progressivement, ce langage, d'abord appelé français populaire ivoirien (fpi), puis français populaire d'Abidjan (fpa) va s'enrichir. Récupéré vers la fin de la décennie par les jeunes déscolarisés, il devient une langue cryptée, le nouchi². Autrefois langue primitive régie par une rhétorique instinctive, on y observe, de plus en plus, une élaboration croissante des procédés par lesquels ces jeunes signifient leur rapport à la société, mais aussi à la langue française.

De fait, le nouchi se pose en instrument de combat pour la reconquête, par ces jeunes, d'un pouvoir qui leur a été comme ravi par le cours des événements. C'est donc tout à fait naturellement que, lorsqu'ils décideront de dénoncer les travers du système dans lequel ils évoluent, les chanteurs zouglou, genre néo urbain né en Côte d'Ivoire trouveront dans le nouchi, l'outil de diffusion par excellence de leurs idées, de leurs convictions. Avec eux, ce code qui fonctionne par le détournement, sert des desseins contestataires qui sont au moins autant politiques que d'ordre linguistique

De là, vient l'idée d'une étude morphostylistique d'un corpus composé de textes de chanteurs zouglou qui appréhenderait les imaginaires linguistiques de ces jeunes. Le choix du zouglou (pratique de parole et genre musical) s'explique par le fait que ces chansons « promeuvent et démocratisent en quelque sorte une pratique de la langue qui jusque là était jugée marginale et hors norme. L'agencement qui, dans ces productions, fait du discours ainsi construit « une activité tout à la fois conditionnée (par le contexte) et transformative (de ce même contexte).» (Kerbrat-Orecchioni, 1996 : 22) a une incidence certaine sur le français tel qu'il est parlé dans les grandes villes ivoiriennes.

Notre ambition est de montrer la façon dont l'instabilité lexicale qui fonde ce parler, se déverse dans la langue française et la « bouscule » non plus seulement au niveau lexical mais aussi, au niveau des structures qui fondent le mode de production des énoncés et la saisie du sens.

Pour y parvenir, nous comptons démontrer comment, s'appuyant sur le système cognitif des locuteurs de la langue française mais aussi sur le leur, les chanteurs zouglou parviennent à une signification de pensée inattendue par l'agencement et l'actualisation des éléments du lexique. Laquelle signification confère à la langue française parlée dans les grandes villes de Côte d'Ivoire, son identité.

² Pour Jérémie Kouadio, « la distinction entre ces différentes variétés ne semble pas toujours nette dans certains écrits, ni même chez la plupart des ivoiriens (...) la confusion la plus récurrente a lieu entre le nouchi et le fpi et elle est d'autant plus inévitable que nous sommes justement dans un continuum dont le pôle supérieur est constitué par ce que Lafage (2002) appelle le français de l'élite (...) et le pôle inférieur par le fpi qui lui-même est composé de plusieurs variétés enchâssées ». Kouadio JN, « le nouchi et les rapports dioula-français, Le français en Afrique n°21, revue du Réseau des Observateurs du français en Afrique, p 185.

Pourquoi et comment dresser le portrait sonore d'une "grande ville" ? L'exemple d'ESLO2

*Olivier Baude & Emmanuelle Guerin
Université d'Orléans, LLL*

Le projet ESLO2, en écho à l'enquête sociolinguistique réalisée en 1969 (ESLO1), se donne pour objet de dresser un « portrait sonore » de la ville d'Orléans (Baude & Duga, 2011). Il s'agit de constituer un corpus d'enregistrements permettant de saisir les pratiques linguistiques d'une « communauté d'auditeurs » (Encrevé, 1977, Bergounioux et al., 1992). Cet objectif nécessite d'appréhender l'hétérogénéité des pratiques dans leurs diversités sociales et dans leur unité sociogéographique.

Cependant la notion de « portrait sonore d'une (grande) ville » pose de nombreuses questions qui supposent un regard réflexif sur les conditions d'élaboration d'un tel corpus. Les données recueillies révéleront-elles des récurrences, voire une certaine homogénéité dans les pratiques ? Permettront-elles de mettre en évidence des traits caractéristiques de l'espace délimité en amont : l'agglomération orléanaise ? Dans l'état actuel du corpus, et des premières phases de collecte, il apparaît difficile de répondre radicalement à ces questions.

Orléans, est, comme toutes les grandes villes, un lieu où circulent et se croisent des individus d'origine diverses. Les pratiques langagières sont de fait influencées par des langues et des formes de langues observables en dehors de la ville (Calvet, 1994). Par ailleurs, les médias, les nouvelles technologies de l'information, sont autant de moyens de diffusion de faits de langue émergeant au-delà du territoire considéré.

Néanmoins, le projet ne perd pas sa pertinence. Il n'est pas vain de poser l'hypothèse de traits caractéristiques de l'usage des locuteurs habitant à Orléans et son agglomération. Elle est soutenable à la condition de penser l'espace avant tout comme déterminé par les activités qui s'y tiennent et par les représentations individuelles et collectives des habitants. Autrement dit, on cherche à mettre en lumière un espace relativement à une « communauté d'auditeurs » en tant qu'elle se constitue d'un ensemble de « communautés de pratiques » (Eckert & Mc Connell-Ginet, 1992, pour une définition de base).

Cette conception de la ville a conduit à penser l'architecture du corpus ESLO2 à partir d'un ensemble de modules, soit un certain nombre de situations de communication s'établissant dans le cadre d'activités identifiées : "commerce", "école", "repas"... qui relèvent à la fois de pratiques sociales situées dans un cadre communicationnel et de pratiques urbaines ordinaires. Chaque module est pensé en tant qu'il s'inscrit dans un cadre global, généralisable à l'ensemble de la communauté française, tout en considérant que les données illustrent des spécificités locales (pour l'articulation global/local, voir Guerin, 2011).

Dès lors, ce qui est repérable dans le corpus se singularise nécessairement : si les traits relevés sont appréhendables en d'autres lieux, l'interprétation repose sur leur mise en relation avec l'environnement propre à la ville dans laquelle s'établissent les échanges. Il se peut que la forme des discours ne se distingue pas apparemment, mais les référents sont de fait particuliers. La notion de "quartier", par exemple, ne peut couvrir une même réalité que l'on s'intéresse à Orleans, Paris ou Toulouse.

Cette communication se propose ainsi d'interroger les principes sur lesquels repose la constitution du corpus. En quoi, bien que conscients de la perméabilité des frontières d'une grande ville, il peut être pertinent de tenter une relative représentativité des usages. Le propos se situera à l'articulation de considérations théoriques et de choix méthodologiques.

Mots-clefs : Corpus, grande ville, méthodologie, situation de communication, communauté d'auditeurs, communauté de pratique

Une francophonie franbréophone

Eliezer Ben Rafaël & Miriam Ben Rafaël
Tel-Aviv University, Israel

A cette époque de globalisation, l'anglais est devenu la lingua franca. Avec ce développement qui permet la communication à travers le monde, des voix s'élèvent qui déplorent la disparition d'autres langues porteuses de culture. D'autre part, dans ce même contexte se développent de nouveaux faits de société qui ont été décrits comme transnationalisme. Des langues traversent les frontières avec la migration des individus et créent des enclaves linguistiques les plus diverses. Dans les conditions de communication actuelles, il est aisé de maintenir les langues d'origine et rester en contact avec les siens restés 'au pays', tout en adoptant la lingua franca ainsi que les langues nationales des pays d'accueil.

Dans le cadre de cette présentation, nous analysons le cas de la francophonie portée par les immigrants de France en Israël durant ces dernières décennies. Avec la création de l'Etat d'Israël, la présence du français dans le pays s'est soudainement amplifiée avec l'immigration francophone, principalement d'Afrique du nord, ainsi que d'autres pays où cette langue avait été enseignée et pratiquée comme langue de culture. Cependant, la politique nationale favorisant l'unification linguistique par l'adoption de l'hébreu et le rejet d'autres langues diasporiques a précipité la marginalisation de ces dernières (yidiche, russe, polonais, arabe etc.), y compris le français. Ces circonstances connurent un bouleversement au cours des années à venir. Dans l'Israël actuel, l'exposition à la globalisation a fait de l'anglais la deuxième langue des Israéliens après l'hébreu tandis que le transnationalisme a favorisé une multiculturalisation de la société qui est particulièrement évidente dans les parcours des immigrants récents russophones et francophones. En ce qui concerne les francophones, on constate depuis les années 1980 une immigration d'ampleur relative de plusieurs dizaines de milliers de personnes.

Nous examinons ici trois dimensions de cette nouvelle francophonie israélienne avec le concours de trois méthodologies appropriées: (a) une enquête sociologique auprès des francophones 'nouveaux-venus' qui a visé les motivations dans le domaine linguistique et les allégeances identitaires; (b) une analyse d'un corpus de productions linguistiques orales (interviews et conversations spontanées) qui trace le caractère systématique du contact du français avec l'hébreu (le 'franbreu'); (c) une enquête portant sur le paysage linguistique (LL) et la présence du français dans le LL urbain d'une grande ville israélienne (Natanya) où les nouveaux-venus francophones sont relativement nombreux. Cette présentation nous conduit à des conclusions théoriques sur les conjonctures possibles – et leurs dimensions principales - de la francophonie dans cette ère de transnationalisme et de globalisation.

Mots-clefs : Transnationalisme, globalisation, paysage linguistique, immigration, franbreu

Les pratiques bi-codiques à Antananarivo : du métissage linguistique à l'insécurité identitaire

Daphné Bloch

Doctorante Université de Rouen, laboratoire DySoLa

Antananarivo, en tant que métropole francophone, est un lieu où se confrontent et se côtoient de nombreux groupes ethniques et sociaux. Ces contacts sont générateurs de normes langagières s'inscrivant parfois inconsciemment au répertoire des locuteurs. De façon de plus en plus insistante depuis une dizaine d'années, les pratiques langagières des jeunes tananariviens sont rendues visibles par leur diffusion à d'autres groupes. Les recherches antérieures menées sur les parlers jeunes en milieux urbains à Madagascar, ont fait apparaître un usage oral répandu du *Variamnianana*, c'est-à-dire l'alternance codique entre la langue française et malgache, en tant que pratique identitaire en émergence (Ranaivoson, 2003, Babault, 2006, Verdier, 2013). Cette pratique, chargée de représentations négatives telles le snobisme et l'incompétence linguistique, est loin d'être légitimée par la majorité même de ses usagers (Razafindratsimba, 2011). N'illustre-t-elle pas pourtant certaines fonctions pratiques citées par Lüdi et Py (1986), entre autre la possibilité de tirer parti du potentiel connotatif de certains mots, l'utilisation d'avantages spécifiques à l'une ou l'autre langue et le moyen d'affirmer l'appartenance des locuteurs à une même communauté biculturelle relativement prégnante en milieux urbain? A l'opposé, cette pratique bi-codique ne traduirait-elle pas un désir d'émancipation par rapport à la norme du malgache et du français ?

Si l'on considère les enjeux symboliques du *Variamnianana*, notre hypothèse est que certaines personnes trouvent une qualité en la non-maîtrise de la langue maternelle et du français. Signe, sans doute, d'une appartenance réelle ou imaginaire à une certaine classe sociale, ce phénomène s'étend au-delà de la population « jeune ». Dans ce cas, la propagation de ce parler est-elle à comprendre en termes de métissage linguistique ou d'insécurité identitaire croissante? L'alternance codique permet-elle de définir un nouveau schéma de diglossie ?

Afin d'apporter des éléments de réponse, notre étude portera d'une part, sur l'analyse d'interactions entre des adolescents et des adultes tananariviens, enregistrées lors de situations informelles ; et d'autre part, sur l'examen discursif d'entretiens semi-dirigés, permettant aux enquêtés un retour réflexif sur leurs pratiques linguistiques.

L'analyse de ce corpus nous permettra de comprendre les enjeux identitaires émergents de la pratique du *Variamnianana* ainsi que le positionnement de ce parler par rapport aux autres langues présentes à Antananarivo.

Mots-clefs : Plurilinguisme, diglossie, insécurité linguistique, représentations, hybridité.

Le parler bilingue en Mauritanie : représentations et pratiques

Isabelle Boudart

La Mauritanie, appartenant à la fois à l'Afrique noire et au Maghreb, constitue un terrain riche et complexe mettant en contact les langues premières des locuteurs (pulaar, soninké, wolof et hassanya), et les langues d'enseignement et de l'administration, l'arabe et le français.

Cette recherche, s'inscrivant dans les champs de l'ethno-sociolinguistique, des langues en contact et de la problématique du plurilinguisme, a été réalisée dans le cadre d'une thèse de doctorat. Elle a été menée à Sélibaby, ville du sud de la Mauritanie, foyer de migration, auprès de 38 jeunes, âgés de 14 à 27 ans, appartenant aux principaux groupes ethniques présents en Mauritanie : les Peul, les Maure et les Soninké.

La recherche analyse les pratiques langagières réelles (recueillies par observations filmées) et les entretiens semi-directifs, réalisés avec la participation d'un traducteur, afin de repérer, pour les différentes langues du répertoire langagier de l'informateur, les trois formes d'(in)sécurité linguistique identifiées par L.-J. Calvet (insécurité identitaire, formelle et statutaire).

Les discours et pratiques des jeunes mettent en évidence l'utilisation quotidienne d'un code mixte, ayant recours à plusieurs langues, selon l'ethnie d'appartenance déclarée. Ce code mixte est tantôt assumé, tantôt rejeté, menaçant l'intégrité du patrimoine linguistique et culturelle de la langue première. Cependant, une distinction s'opère entre les groupes ethniques présents en Mauritanie, en corrélation avec les représentations qu'ils ont de leur langue première et de leur communauté. Pour les Soninké, le parler bilingue empruntant largement au français, n'est considéré que comme un parler jeune, s'écartant de la norme, mais voué à disparaître à l'âge adulte. En revanche, nous observons une évolution de la langue pulaar dans le sud de la Mauritanie, intégrant de plus en plus de mots français, avec une forme d'acceptation sociale et de renoncement. « Le pulaar a changé », « il est comme ça maintenant ».

Mots-clefs : Mauritanie, jeunes, pratiques, représentations, parler bilingue

Espaces, langues et genre : Enjeux et tensions sociolinguistiques de la glocalisation à Montréal

*Thierry Bulot & Claire Lesacher
PREFics (EA4246), Université Rennes 2*

Les processus de globalisation sont à penser en termes de glocalisation (Robertson, 1995), puisque, dans un contexte de mobilités accrues et culturellement admises, le global et le local sont en constante négociation et non deux pôles exclusifs l'un à l'autre, quand bien même il s'agit de considérer les cultures dites populaires et leur spatialisation (Bierbach et Birken-Silverman, 2007, Wodak, 2010, Sarkar, 2009, Geertz, 2012). Aussi, envisageons-nous la ville de Montréal comme traversée par de telles dynamiques : la modification de la population liée à la mutation des flux migratoires depuis les années 1980 (Germain, 2011), l'omniprésence de l'anglais en tant que langue hypercentrale des échanges mondialisés (Calvet, 1999) ou l'implantation de la culture hip-hop, représentent des phénomènes globaux qui s'imbriquent au contexte local, particulièrement traversé à son tour par des tensions sociolinguistiques corrélées, entre autres, aux espaces (géographiques, culturels, genrés, linguistiques...) mis en mots.

Partant de ces constats, notre communication se focalise sur les enjeux spécifiant l'espace montréalais, en les envisageant au prisme des pratiques et des expériences langagières de rappeuses de la ville. Il nous apparaît que ces dernières constituent un groupe qui peut exemplifier les tendances à l'œuvre dans l'espace montréalais, en ce qu'elles sont toutes situées à une place unique et dynamique au sein d'une « matrice de la domination » (Collins, 2000²) structurée par des rapports sociaux de pouvoirs imbriqués. Elles représentent donc un groupe dont les subjectivités sont forcément traversées par les rapports hiérarchiques que représentent les rapports sociaux de sexe, mais dont les identités langagières, d'âge, d'ethnicité, de sexualité, de citoyenneté, de classe, etc sont extrêmement hétérogènes.

Partant de ce constat, nous postulons que les discours des rappeuses sur leurs pratiques et leurs expériences nous permettent de saisir la complexité des négociations linguistiques et langagières quotidiennes de/à Montréal. Dans la perspective d'un travail s'inscrivant en sociolinguistique urbaine, l'analyse de leur discours épilinguistiques, entendus dès lors comme des discours sur les processus d'identification en lien avec l'espace, mettra également au jour les processus de spatialisation et de territorialisation (Bulot, 2004 & 2009) voire de territorialisation genrée (Coutraz, 1996 & 2003 et Denèfle (dir.), 2008) palpables dans un Montréal glocalisé.

Aussi, la mise en mots par des rappeuses montréalaises (conscientes de la fonction prescriptive, performative de leur pratique artistique) de leurs choix linguistiques et langagiers permettent-elles de traduire les dynamiques de majoration et de minoration qui s'actualisent, dans les métropoles urbaines – dont l'espace montréalais et les processus de différenciation des identités (langagières) métropolitaines. Un fait qui nous apparaît d'autant plus prégnant que les pratiques envisagées relèvent de pratiques artistiques qui sont marquées par une visée de visibilité professionnelle au sein de l'espace public et qui sont donc confrontées à celui-ci et, partant, à ce qui relève de la dominance (notamment dans les rapports artistes/médias).

L'analyse discursive de ces processus³ rendra ainsi compte combien les enjeux liés à ce qui relève du linguistique dans un espace nécessairement dynamique sont toujours corrélés à d'autres vecteurs de différenciation, que sont notamment le genre (les rapports sociaux de sexe), l'ethnicité et les rapports de racialisation. Elle permettra ainsi d'avancer sur une perception non iréniste de la migration.

Mots-clefs : Genre, sociolinguistique urbaine, langues, rap

³ Via des entretiens semi-directifs, réalisés avec des rappeuses montréalaises et étudiés selon une méthode d'analyse du discours, couplée à une méthode d'analyse de contenu.

Montréal fantasmé, appréhendé et vécu

Anne-Sophie Calinon

MCF, Université de Franche-Comté, LLC-ELLIADD

Cette étude s'inscrit dans un projet de recherche vaste et interdisciplinaire mené sur les questions de mobilité spatiale, linguistique et discursive dans les contextes de migrations académiques et économiques (Université de Franche-Comté, laboratoire ELLIADD).

Notre communication présentera les résultats d'une recherche sur les représentations de l'espace qu'est la ville de Montréal. Elle s'appuie sur un corpus important d'entretiens effectués auprès d'immigrants récents (entre 3 et 18 mois de résidence), d'origines géographiques et linguistiques diverses. En nous appuyant sur des concepts issus de l'analyse du discours, de la sociolinguistique urbaine et de la géographie sociale, nous tenterons de mettre en exergue les représentations de l'espace (du territoire d'origine et de l'espace d'installation, vécus et imaginés, sociaux et linguistiques) véhiculées par leurs discours.

Pour comprendre ce qui se passe lors d'un processus d'immigration, il est important de prendre en compte, de manière spatio-temporelle, le contexte socio-culturel dans lequel les individus évoluent. Ce verbe implique l'idée d'avancer, physiquement et intellectuellement. Et ce lien entre progression dans la langue et dans l'espace où a lieu cette installation constitue un élément fondamental de la compréhension et de la construction du sens de ce qu'il vit et de ce qui l'entoure.

Quels sont les effets des représentations que les immigrants récents ont de « la » ville de Montréal – pourtant par de nombreux aspects multiples- sur leurs pratiques langagières ? Comment la ville en elle-même influence-elle leur processus de construction identitaire ? Qu'est-ce que leur discours révèle des pratiques vécues et fantasmées de l'espace montréalais ?

Mots-clefs : Montréal, immigration, représentation, mobilité, espace, territoire

La banlieue au ciné : contact de langues et mises en scène identitaires

Lorenzo Devilla

Università degli Studi di Sassari

Les films sur la banlieue constituent un genre à part entière (Mével 2008 ; Milleliri 2011), la banlieue parisienne étant l'« espace » privilégié. Ce sont donc les films concernant Paris et sa banlieue qui vont nous intéresser de près ici : de *La Haine* (1994) à *Kaïra* (2012), en passant par *L'Esquive* (2004), *Entre les murs* (2008) et *La journée de la jupe* (2009). Certains, comme *Camping à la ferme* (2004), *Sheitan* (2006) ou *Intouchables* (2011), se déroulent hors des banlieues, mais celles-ci restent toujours en arrière-plan et les protagonistes sont des « jeunes de banlieue » présentant des marqueurs discursifs associés aux « parlars jeunes ». Cette communication va donc s'intéresser à la mise en scène cinématographique du phénomène urbain. L'urbanité induit un brassage de populations et de formes linguistiques (Hambye 2008 : 33).

A travers une analyse linguistique du corpus, on mettra ainsi en évidence l'émergence dans la dynamique des interactions représentées de phénomènes langagiers urbains, la ville étant « par définition un lieu de variation et de contacts de langues » (Calvet 2002, cité par de Féral 2012 : 32). D'autre part, puisqu'un point commun entre ces films est la multiethnicité de leurs personnages principaux, à l'image d'une France aux origines diverses : *black, blanc, beur* (Planchenault 2008), on se penchera sur les catégorisations de type « nous » contre « eux » (Gadet 2003), les appellations des différentes communautés (*beur, rebeu, babtou, feuj*s, mais aussi *racailles, cailleras* voire *Kaïra* pour désigner les jeunes de banlieue dans leur ensemble) étant des formes linguistiques de l'identité (Bastian 2009).

La perspective adoptée ici sera celle de la « sociolinguistique urbaine » (Gasquet-Cyrus 2002) ou « linguistique urbaine » (Calvet 2005). Ces approches mettent à juste titre en garde contre tout risque de folklorisation du parler « jeune » ou « banlieue ». Ainsi, dans notre démarche nous allons considérer les films comme des contextes dans lesquels « les jeunes informateurs ont sans doute une attitude bien particulière, largement tournée vers la spectacularisation de leurs pratiques » (Gasquet-Cyrus 2002 : 64).

Mots-clefs : banlieue, cinéma, contact de langues, identité

Le français parlé à Bruxelles : origines, développement et prédictions

Anne Dister et Emmanuelle Labeau
Université Catholique de Louvain & Aston University

Originellement située en territoire flamand, Bruxelles s'est progressivement francisée. D'abord limité aux classes supérieures, le français s'est progressivement imposé aux Bruxellois depuis l'indépendance belge en 1830. (De Ridder).

La situation linguistique actuelle de Bruxelles est complexe et les données chiffrées quant à l'emploi des langues manquent. En effet, les questions linguistiques du recensement ont été supprimées après la seconde guerre mondiale à la demande des bourgmestres flamands. Aujourd'hui, les estimations reposent donc sur des informations indirectes (p. ex., via le réseau d'enseignement ou les langues en contexte médical (Janssens *et al.* 2009), ou encore grâce à la langue d'introduction des demandes d'immatriculation). De plus, l'évaluation du poids relatif de chaque langue dépend des variables considérées : Bruxelles est plus néerlandophone en semaine, vu la centralisation des instances gouvernementales flamandes et l'influx journalier de navetteurs (Van Parijs 2007). A cela s'ajoute la création d'une région Bruxelles-Capitale bilingue qui a entraîné une sur-représentation du néerlandais, et une demande accrue pour des employés bilingues qui biaise les données linguistiques scolaires. En effet, des enfants sont scolarisés dans l'autre langue pour accroître leur employabilité (Janssens *et al.* 2009).

La situation bruxelloise de contact ne se limite cependant pas au français et au néerlandais. Récemment, la situation s'est complexifiée suite, d'une part, à l'immigration économique (d'abord européenne, puis internationale) et, d'autre part, à l'implantation d'organisations internationales drainant une immigration hautement qualifiée. La première semble propice au français, généralement adopté par la deuxième génération ; la seconde bénéficie à l'anglais, lingua franca d'une intelligentsia internationale.

L'impact sur le français n'a pas encore fait l'objet d'études systématiques et le présent projet se propose de traiter des questions suivantes :

- Quelle est l'influence des langues de l'immigration sur le français parlé à Bruxelles ? Se limite-t-elle à la langue des immigrés ou touche-t-elle les Bruxellois de souche ?
- Le français à Bruxelles est-il marqué d'influences germaniques spécifiques ? Dérivent-elles du substrat flamand ou du récent adstrat anglo-saxon ?
- Quel devenir linguistique pour Bruxelles ? Demeurera-t-elle une métropole largement francophone ? Doit-on prévoir son anglicisation, moyen terme linguistique entre les langues nationales ? Peut-on envisager l'émergence d'une situation linguistique inédite dérivant du statut socio-économique avec par exemple, une élite étrangère anglophone doublée d'une élite locale multilingue à une extrémité et des groupes socialement défavorisés d'immigrants bilingues français – langue maternelle à l'autre.

Nous nous proposerons de fournir des éléments de réponse à ces questions sur base d'entrevues sociolinguistiques auprès d'un échantillon représentatif de Bruxellois francophones natifs.

Scripturalité automobile et marquages sociolinguistiques et identitaires en milieux urbains camerounais

*Venant Eloundou Eloundou
Université de Yaoundé I, Cameroun*

Si la ville est un lieu de convergence des communautés sociales (Calvet, 1994), les pratiques linguistiques sont souvent révélatrices des identités individuelles et sociales. C'est dans cette optique que Noah Mbede (2010) a analysé les écrits automobiles. Son étude sémiotique l'amène à concevoir trois paradigmes liés aux écrits automobiles : le paradigme de la providence (référence à Dieu), le paradigme de l'identité (affirmation de la citoyenneté et de la prise de parole publique) et le paradigme de la politique (prise de position politique). Suite à cette analyse, nous nous proposons d'interroger la corrélation entre les pratiques discursives automobiles et les identités sociolinguistiques. Notre postulat de base est que ces écrits sont considérés comme des pratiques qui symbolisent l'environnement sociolinguistique du Cameroun. Elles permettent aux énonciateurs (propriétaires de taxis) de se positionner dans le vaste champ communicationnel et symbolique de la ville où convergent non seulement les identités culturelles des zones rurales (quasi homogènes), mais aussi linguistique.

Dans ces conditions, si les langues française et anglaise semblent neutraliser les identités sociolinguistiques en milieux urbains, la forme de communication, objet de notre étude est révélatrice des indicateurs sociolinguistiques spécifiques qui émergent dans un contexte de globalisation linguistique urbaine (orchestrée par l'usage du français ou de l'anglais). Ces indicateurs linguistiques drainent ainsi les identités de diverses natures. Ils constituent alors des faits de marquage sociolinguistique donnant lieu aux enjeux socio-pragmatiques. À ce titre, les questions de recherche qui sous-tendent notre étude sont les suivantes : Quelles sont les composantes linguistiques présentes dans cette forme de communication ? Dans une logique phénoménologique, quelles représentations se dégagent de ces choix discursifs inscrits dans un contexte de globalisation inhérente à la ville? Quels sont les enjeux qui découlent du marquage de ces identités sociolinguistiques ?

L'objectif de cette communication consiste à scruter tour à tour les différentes composantes linguistiques et les procédés langagiers mis en œuvre ainsi les enjeux qui en découlent. Pour atteindre ces objectifs, nous adopterons une démarche théorique et méthodologique adéquate. Nous nous inspirerons essentiellement de l'analyse du discours, dans une logique phénoménologique, en lien avec les paramètres énonciatifs contextualisés. Pour la collecte des données, nous avons procédé à un relevé de près de 500 écrits sur les véhicules de transport (taxis) en commun à Yaoundé. La méthode a consisté à parcourir les parkings d'automobiles des quartiers de Yaoundé, mais aussi à consacrer des heures dans des carrefours, des stations d'essence pour relever ces écrits.

Mots-clefs : Marquage, Motilité socio-langagière- identité sociolinguistique, ethos, image de soi

Mobilité et gentrification à Marseille : lutte pour l'espace et changement sociolinguistique

Médéric Gasquet-Cyrus & Cyril Trimaille

Université Aix-Marseille – LPL, Université Grenoble-Alpes – Lidilem

Les espaces urbains sont investis d'une valeur et de significations sémiotiques et, à ce titre, peuvent faire l'objet de luttes pour leur appropriation. Ils revêtent également, tout comme les langues ou les variétés linguistiques, une dimension symbolique et, dans certains cas, le fait de vivre dans un quartier peut être considéré comme un élément constitutif d'un style de vie particulier. Le processus de gentrification, défini comme "the transformation of a working-class or vacant area of the central city into middle-class residential and/or commercial use" (Lees, Slater, Wyli 2008 : XV), est une tendance globale qui affecte un nombre croissant de centres urbains à l'échelle mondiale et qui nous paraît résulter de stratégies résidentielles qui intègrent les dimensions économiques et symboliques, avec un impact sociolinguistique encore peu étudié.

Nous étudions ce processus à Marseille, deuxième ville de France, qui est l'objet, depuis des décennies, de grands projets de «régénération» du centre-ville qui entraînent un fort afflux de population, venue notamment d'Ile de France. Au plan sociolinguistique, la ville est caractérisée par un certain nombre de traits qui indexent fortement une identité locale. Poursuivant le travail ébauché dans une étude exploratoire antérieure (Trimaille et Gasquet-Cyrus, sous presse), notre communication se propose de décrire les effets sociolinguistiques de l'arrivée de néo-marseillais et de la gentrification. En effet, la mobilité qu'implique la gentrification provoque des contacts entre individus de différentes origines, sociales, régionales et ethniques, et constitue potentiellement un facteur de changements à la fois dans les pratiques langagières et leur perception.

Notre étude, basée sur une connaissance approfondie du terrain, des observations de longue durée, et des focus groups avec des résidents de longue date et des nouveaux arrivants de la classe moyenne, cherche à identifier (i) les phénomènes de convergence linguistique à court terme (dans les interactions) et à long terme (dans le système linguistique tel qu'il est actualisé) ainsi que (ii) les perceptions croisées chez les sujets des deux groupes. Nous montrons que si certains néo-marseillais gentrificateurs – qui possèdent un capital symbolique/culturel légitime sur le marché global (y compris des formes linguistiques standards ou supralocales) – adoptent des traits lexicaux locaux, ils peuvent contribuer au changement phonologique de ces formes lexicales, à la propagation de formes supralocales et donc au nivellement de la variété locale. Nous décrivons aussi la façon dont les intervenants parlent d'eux-mêmes et des autres, et la façon dont ils catégorisent, mettent en scène ou stylisent les pratiques langagières qu'ils considèrent comme socialement pertinentes et différenciatrices.

Cette approche sociolinguistique de la gentrification nous permettra ainsi de mieux cerner les enjeux identitaires, mais aussi les luttes pour l'espace et les rapports de force symboliques tels qu'ils se manifestent à travers le changement sociolinguistique, dans une grande métropole francophone traversée par des changements urbains, démographiques et sociaux.

Mots-clefs : Gentrification, mobilité, Marseille, changement linguistique

“Le français et l’anglais chez les jeunes bédéistes montréalais : quel(s) espace(s) linguistique(s) ?”

*Anna Giaufret
Università de Genova*

Montréal, métropole francophone d’Amérique du Nord, offre une dynamique linguistique des plus intéressantes. Au sein de celle-ci, nous allons nous pencher sur la communauté des jeunes auteurs de bandes dessinées francophones (nés après 1980), sur leurs pratiques, attitudes et représentations langagières telles qu’elles se donnent à voir dans leurs œuvres. Cette communauté bien réelle et relativement restreinte (avec des lieux physiques de rencontre que sont les librairies spécialisées, les maisons d’éditions, certains bars) mais fluide (les jeunes auteurs ont un taux de mobilité élevé) vit une existence peut-être moins éphémère dans les réseaux sociaux virtuels. Dans ces deux « mondes », elle croise aussi la communauté des jeunes auteurs montréalais anglophones, ainsi que celle, beaucoup plus vaste, des auteurs de BD francophones.

Nous souhaitons, dans notre contribution, mettre à jour la relation des jeunes auteurs francophones avec leurs pratiques langagières, dans un contexte urbain de mixité et d’alternance codique plus ou moins perceptible, en nous focalisant sur l’emploi qu’ils font de la langue anglaise (usage et discours métalinguistique, métadiscursif ou métacommunicationnel) dans leur représentation écrite du français québécois parlé. Par ailleurs, par le biais de questionnaires, nous serons amenés à examiner la relation à l’anglais, à leurs homologues anglophones et à leurs pratiques elles-mêmes, de ce groupe d’individus qui est non seulement représentatif d’une génération, mais qui a probablement un pouvoir linguistique important sur les générations plus jeunes.

Mots-clefs : Montréal, attitudes linguistiques, code mixte, auto/hétéro-désignations, identité, communautés et réseaux virtuels, nouvelles technologies.

Le programme Langue, Ville, Travail, Identité (LVTI) : premiers résultats et discussions

*Hélène Giraud, Anne Przewozny & Jean-Michel Tarrier
Université Toulouse II, laboratoire CLLE-ERSS, CNRS*

Le programme Langue, ville, travail, identité (LVTI) part de la constatation suivante : alors qu'en Amérique du nord et également en Grande-Bretagne, il existe une tradition de collaboration étroite entre sociologues et linguistes qui a permis l'émergence d'une sociolinguistique empirique, la France n'a pas su relever le défi que posait l'analyse du langage dans les sociétés contemporaines. Il en résulte non seulement une relative rareté des travaux cherchant à étudier, à grande échelle, les pratiques linguistiques dans de grands centres urbains français, mais également l'absence de méthode assurée pour rendre compte de ces pratiques. Confronté à cette situation, le programme LVTI ne représente qu'une partie d'un grand édifice qui reste encore à construire. Au delà de la description du cadre général du programme, de l'explication du protocole utilisé, et de la pertinence des deux villes de Manchester et Toulouse pour ses premières enquêtes, la présentation développera et discutera les premiers résultats dégagés des premiers éléments du corpus en cours de constitution.

Nous verrons comment ces premières observations peuvent contribuer au questionnement sur les situations de « nivellement », ou encore de « standardisation » linguistiques, situations susceptibles d'être précisément rencontrées dans les grands centres urbains. En nous fondant sur quelques éléments du système phonético/phonologique relatifs à la situation toulousaine (voyelles moyennes, voyelles nasalisées, schwa, assimilations et simplifications consonantiques...), nous esquisserons un premier positionnement en vue d'apprécier, à notre niveau, une possible comparaison et distinction avec la situation britannique observée à Manchester.

Mots-clefs : Linguistique variationniste, sociolinguistique, phonologie, Toulouse, Manchester, nivellement, standardisation.

Rap and Islam in France : Arabic Religious Language Contact with Vernacular French

Benjamin Hebblethwaite
University of Florida

One of the main social and historical causes of lexical borrowing in contemporary French society has come about through the internationalization of the language setting in urban areas due to immigration (Calvet 1995:38). Urban French vernacular and its representation in rap lyrics reflect extensive influence from one of the main immigrant languages, *Arabic*. The Maghreb second generation of Arabic-speaking heritage is drawn to rap for its “Islam-friendly” culture (Lanaspeze in Valnet 2013:6). Rap lyrics provide researchers with synchronic representations of the urban vernacular as spoken in the ethnic enclaves that surround the French cities of Paris and Marseille, my main foci. Rap music emerged among African Americans in Brooklyn, the Bronx, and Staten Island in New York City in the 1970s and 1980s. At the turn of the 1990s, this urban music emerged in Paris and Marseille, cities that dominate rap production to this day. Rap is not a type of naturalistic evidence, but as a planned, stylized and marketed representation of the urban vernacular, rap lyrics deserve the attention of sociolinguists because of their far reaching influence on contemporary vernacular French.

Muslim rappers are mostly French-born with parents from North or sub-Saharan Africa. Most are men, but there are a few women who rap. Some Muslim rappers have strong album sales in the French music industry and this helps disseminate Arabic borrowings while building mainstream Muslim narratives. Rappers in France present a layperson Islam that weaves the religion’s culture and ideology into personal life-narratives. Some work has examined Arabic religious borrowings in English (Ali 2007) and French (Fasla 2008). Other lexicographical contributions have broadly exemplified the vernacular, including Arabic borrowings (Debov 2012; Tengour 2013). Few studies, however, have focused on Islamic borrowings in rap and their relationship to the broader vernacular. I examined two transcribed rap corpora of 232,000 and 3,125 words and extracted 37 frequent Arabic religious borrowings. Some of these include, *Allah* (God), *la dou’a* (du’a; invocation), *l’islam* (Islam), *la salât* (prayer), *le salam* (peace) *la Mecque* (Mecca), *La Kaaba* (the Kaaba), *Médine* (Medina), *le droit chemin* (the straight path), *le Coran* (the Qur’an), *la Sunna* (the Sunna), *le Din* (the Religion), *la mosquée* (the mosque), *la dounia* (life on earth), *le halal* (permissible), *le haram* (sinful), *le jihad* (struggle), *le hijab* (the headscarf), individuals (*Kabyle*, *Ismaël*, *Hamza*) or population groups (*Quraych*) of Muslim history, *les djinns* (the jinn; spirits), and fixed expressions like *bismillah* (in the name of God), *wallah* (by God), *Allah u akbar* (God is great), *inch’Allah* (God willing), *masha’Allah* (God has willed it), among others.

In language contact situations, the lexicon of religion is one of the most influential lexical fields (Holm 2000:114). Arabic Islamic borrowings in French rap symbolize an “identity culture” distinct from both the dominant French culture and from the parental Arabic-based culture (Calvet 1995:39). The use of Arabic Islamic expressions within French rap lyrics partly reflects a second generation “bicultural hybridization” in which Arabic religious language converges with the French vernacular; this symbiosis of the Islamic lexical field takes place in the varieties of French spoken in the Maghreb and West Africa as well as in diaspora communities in France (Fasla 2008:68). Arabic Islamic borrowings in contemporary French rap lyrics are forms of language contact and display the linguistic effects of globalization (Blommaert 2010). This phenomenon impacts every Muslim setting because of Arabic’s central role in Islamic practice, such as *ṣalât al-jumu‘ah* (Friday prayer). The rap genre in France has become the receptacle of a vernacular variety of French that is richly influenced by Arabic. Rap lyrics stand out as an accelerant in the *dissemination* and *acculturation* of Arabic religious lexical borrowings and they point to what Ramadan (2010:41) heralds as the arrival of European Islam.

Key words : Arabic-French language contact, Arabic religious borrowings in French rap

Le français face à la « super-diversité » dans la ville métropole de Gand

Mena Lafkioui

Ghent University – Università di Milano-Bicocca

Depuis l'indépendance de la Belgique en 1830 jusqu'aux années 1960, la ville de Gand, capitale de l'ancien comté de Flandre, a été essentiellement représentée aux niveaux socioéconomique et culturel par une bourgeoisie francophone (ou bilingue, français et néerlandais) de souche flamande. Bien que, de nos jours, ce groupe social soit moins distingué comme francophone dans la société gantoise, la pratique du français et sa valorisation sont encore maintenues, nonobstant le contexte institutionnel d'homogénéisation linguistique néerlandaise. Cette contribution vise à étudier d'un point de vue sociolinguistique poststructuraliste les différentes formes d'articulation entre pratiques et représentations linguistiques, inscriptions sociales et ancrages spatiaux de ces « anciens » Gantois francophones, au regard des données fournies par les « nouveaux » francophones de Gand, dont le français fait partie du répertoire plurilinguistique, résultant de situations sociohistoriques et de trajectoires migratoires hétérogènes. Dans ce contexte de « super-diversité » (*super-diversity*, Vertovec 2007 ; Blommaert 2010), il s'agira d'examiner dans quelle mesure le français (imaginé ou pratiqué) contribue à la construction et à la consolidation des identités collectives « minoritaires » tant des groupes francophones d'immigration africaine (notamment l'immigration nord-africaine mais aussi l'immigration congolaise et sénégalaise) que du groupe d'« anciens » Gantois francophones, en analysant leurs pratiques langagières dans des contextes non institutionnels (contexte familial, associations culturelles, cybercafés).

Une attention particulière sera accordée au rôle du français dans la créativité artistique de la jeune génération des francophones plurilingues, dans laquelle le théâtre et la musique interethniques forment des composantes importantes. Il sera également question de vérifier si l'emploi du français influe sur la (re)composition de certaines classes sociales en lien avec des inscriptions d'espace locales spécifiques sur le terrain gantois. Ainsi, je m'attacherai à répondre aux questions suivantes : le français contribue-t-il à la perpétuation et à la consolidation de la classe dirigeante par le prestige encore accordé à sa maîtrise ? Et, paradoxalement, son emploi par la classe ouvrière d'immigrés africains reflète-t-il réellement un manque de volonté d'intégration et, de ce fait, l'échec du discours sur la diversité, comme il est souvent soutenu par les mouvements nationalistes flamands ?

Pratiques linguistiques et représentations langagières : Idéologie, contradictions et enjeux

Patricia Lamarre
Université de Montréal

Montréal est, sans doute, une ville plus francophone qu'il y a 30 ans. Cependant, sa population est loin d'être unilingue, puisqu'on y trouve le taux le plus élevé de bilinguisme et de trilinguisme au Canada, tendance qui ne fait que s'accroître chez les jeunes. En dépit de cette montée du bilinguisme et du trilinguisme, peu d'attention est portée à la manière dont les Montréalais puisent dans leurs répertoires linguistiques au jour le jour - la recherche linguistique au Québec étant surtout préoccupée par le positionnement de la langue française. Les données que nous présenterons proviennent d'une étude ethnographique plus large et toujours en cours.

Dans cette étude, nous suivons les trajectoires quotidiennes de jeunes adultes multilingues à travers la ville, pour examiner leurs pratiques langagières et identitaires, ainsi que leurs représentations de Montréal, de sa territorialisation et de ses frontières. Dans la présentation, nous décrirons notre approche ethnographique et réflexive, dans laquelle les participants sont appelés à réfléchir et à expliquer l'utilisation des langues de leurs répertoires à partir de leurs propres verbatim, enregistrés dans les différents sites et réseaux sociaux qu'ils fréquentent au quotidien. Nous ne nous sommes pas limités à un site, un quartier ou un réseau de socialisation, choisissant plutôt de suivre les participants dans leurs trajectoires à travers différents lieux et réseaux à Montréal. Les données issues de cette étude permettent d'examiner et confronter des pratiques linguistiques enregistrées in situ et les représentations langagières des participants. Cet examen nous amène à une réflexion sur l'idéologie linguistique au Québec, le mythe des espaces unilingues et les contradictions entre discours et pratiques au quotidien.

Mots-clefs : Répertoires linguistiques, représentations linguistiques, idéologie linguistique, Montréal

Contacts de langues français / wolof / pulaar entre urbanisation et territoires diasporiques

Fabienne Leconte
Université de Rouen

Notre communication se propose d'analyser les contacts de langues en France entre le français et deux langues africaines particulièrement représentées dans l'immigration subsaharienne: le wolof et le pulaar dans les contextes urbains de la vallée de la seine (agglomérations rouennaise et havraise).

Toutefois, le français est langue en contact avec ces langues africaines à la fois en France et dans les pays d'origine des migrants (Mali, Mauritanie, Sénégal). Les contacts de langues s'inscrivent dans la continuité des relations diglossiques issues de la colonisation.

Dans ce cadre, nous avons enquêté auprès de familles migrantes dans les villes de Rouen et du Havre, pour évaluer les pratiques langagières dans des contextes réunissant les deux générations (enfants nés ou grandissant en France et adultes nés en Afrique). Il s'est agi de recueillir des usages hybrides dans des conditions le plus écologiques possibles : des enregistreurs ont été déposés dans des familles volontaires, les enregistrements étant gérés par les familles elles-mêmes. Ces enregistrements ont été complétés par des entretiens, portant sur les pratiques langagières et les phénomènes d'hybridation linguistique et culturelle, auprès de personnes, pulaar et wolof, œuvrant de longue date à la médiation entre ces groupes et les institutions françaises.

Nous nous proposons d'analyser ce corpus en prenant en compte la dimension historique des contacts en France et dans les pays d'origine. Les premiers résultats montrent une tendance vers une généralisation des usages mixtes dans les familles. Les phénomènes de contacts de langues visibles dans les pratiques recueillies seront mis en relation avec les discours des médiateurs, notamment dans leurs aspects évaluatifs.

On s'intéressera notamment à comparer la situation du wolof, langue urbaine territorialisée au Sénégal et en Gambie avec celle du pulaar où du fait de la dispersion historique du groupe, il existe plusieurs territoires et normes de référence selon les pays ou régions. De plus, la diaspora pulaar a une action glottopolitique militante, passant notamment par la diffusion via internet et l'animation de sites, pour la pratique et la diffusion de la langue y compris écrite. La notion de territoire sera alors réinterrogée.

Mots-clefs : Contacts de langues, migrations, communication familiale,

Dynamique des langues et enjeux identitaires. L'exemple de la ville d'Abidjan (Côte d'Ivoire)

*Aimée Danielle Lezou Koffi
Université Félix-Houphouët Boigny*

La (grande) ville, du point de vue linguistique, transforme le tissu social en réduisant « le domaine d'efficacité des comportements langagiers traditionnels et en étendant démesurément le champ de la communication interethnique »⁴. Il en résulte une mutation des différents groupes ethniques en une communauté citadine, laquelle développe une langue véhiculant ses valeurs propres. Abidjan, ville phare de la sous région ouest-africaine et point de convergence et de rencontre de nombreuses communautés locales et/ou étrangères, en est l'illustration. En effet, cette ville compte une soixantaine de langues locales. Avec le français comme langue officielle, son environnement est donc multilingue et multiculturel. La cohabitation de ces peuples, dans le contexte citadin, engendre une multitude de variétés du français et un « argot » : le Nouchi. Ces différentes pratiques langagières ne sont plus nécessairement fonction des catégories socioprofessionnelles dans lesquelles s'inscrivent les locuteurs. Elles tiennent plutôt compte de la situation de communication. Ainsi, un même individu pourrait convoquer le français « standard », le français de Moussa ou encore le français populaire ivoirien, selon une visée déterminée. N'Galasso, sur le modèle de Henri Gobard (1976), identifie les fonctions de communication et de convivialité, utilitaire, de référence nationalitaire, rituelle et magique⁵ pour les variétés d'une langue en présence dans une communauté.

Nous tenterons, d'établir des correspondances entre les variétés du français et ces fonctions, en posant l'hypothèse de leur incidence sur les pratiques langagières des locuteurs. L'assignation de fonctions différentes aux variétés de la langue française pose la problématique de l'insécurité linguistique, la conscience de ne pas être à son aise avec la « variété légitime » Klinkenberg (1992 : 40). L'exercice devrait favoriser la mise en relief des représentations linguistiques dans la communauté abidjanaise, c'est-à-dire « l'ensemble des images, des positions idéologiques, des croyances, qu'ont les locuteurs au sujet des langues en présence et des pratiques linguistiques, les leurs et celles des autres. Ces représentations ont en outre des retombées sur les pratiques linguistiques, elles participent en particulier à la fois à l'évolution des langues et des situations linguistiques » (Calvet, 1998 : 22) dans les espaces urbains.

⁴Manessy G, « modes de structuration des parlers urbains », **Colloque international des villes et des langues**, agence de coopération culturelle et technique, Didier Erudition, Dakar 15-17 décembre 1990, p23.

⁵ Ngalasso M, « le kikongo, le français et les autres : étude de la dynamique des langues dans la ville de KIKWIT (Zaire) », **Colloque international des villes et des langues**, agence de coopération culturelle et technique, Didier Erudition, Dakar 15-17 décembre 1990, p459

« Les Parisiens nous aiment tarpin » : Le lexique novateur et identitaire des jeunes en milieu périurbain pluriethnique à Paris et à Marseille

Daniel McAuley,
Queen's University, Belfast

Cette communication porte sur le marquage identitaire de groupes de jeunes francophones dans deux agglomérations de France métropolitaine – celles de Paris et Marseille. Partant d'une approche largement variationniste, l'étude fait état des tendances lexicales observées dans un corpus de français oral réalisé dans deux lycées professionnels limitrophes des villes-centres. L'intérêt de l'étude de la pluriethnicité et du plurilinguisme dans ces espaces urbains, ainsi que celle de leur relation avec le concept d'identité, est manifeste dans de nombreuses œuvres sur la sociolinguistique du français, urbaine ou générale (voir entre autres Billiez 1992, Calvet 1994, Armstrong & Jamin 2002, Gadet 2003, Gasquet-Cyrus 2003, Jones & Hornsby 2013). Cette étude a recours à des données quantitatives pour évaluer la saillance du lexique sur le plan identitaire, signalée par Conein et Gadet (2000), dans le contexte périurbain. Dans ce but, les unités lexicales novatrices dans les deux sous-corpus ont été annotées selon les procédés dérivationnels par lesquels elles ont été formées et selon la langue ou le parler dont elles proviennent. Les métadonnées concernant les situations sociales des locuteurs ont également été prises en compte, ce qui permet une analyse des tendances sociolinguistiques au regard de l'usage des unités lexicales, dans tout le corpus, ainsi que dans les deux sous-corpus régionaux.

Étant donné le thème urbain du colloque, cette communication abordera les problématiques suivantes :

- Y a-t-il des indicateurs quantitatifs des appartenances identitaires dans le lexique des jeunes citadins (que l'identité en question soit liée aux origines régionales, ethniques ou aux appartenances sociales des locuteurs) ? Est-il possible de discerner de façon empirique, dans les tendances observées, des marqueurs identitaires spécifiques à chacune des deux villes ?
- Par une analyse qualitative des contextes d'interaction discursive dans le corpus, peut-on discerner des tendances divergentes entre les deux métropoles ? Quels sont les usages communs aux deux groupes de jeunes ? Quelles sont les implications de nos résultats pour l'analyse du lexique urbain de façon plus générale ?
- Est-il possible de distinguer entre le lexique du multiethnolecte d'un groupe de pairs et des tendances lexicales qui indexent l'origine régionale ou ethnique des locuteurs ? Peut-on constater des instances de *code crossing* dans ces parlars urbains ?

From postcolonial city to globalized metropolis: “Recycling” French in Dakar

Fiona Mc Laughlin
University of Florida

Although French has a long history in Senegal, going back more than 350 years, it has never become the language of the street – neither a lingua franca or an urban language – primarily because of the dominant role that Wolof has played in filling these vehicular roles. French has nonetheless managed to thrive by entering into a number of arrangements with other languages, and with Wolof in particular. This paper is about the ways that French has been “recycled” in Dakar, a term that I use to capture how French has been appropriated by speakers of other languages and incorporated into their repertoires and subsequently passed on to new varieties.

Specifically, I focus on the way in which French has been recycled into Dakar Wolof, an urban variety of the language characterized by extensive borrowing from French, and how Dakar Wolof has subsequently become the principal lexifier of an emergent pidgin spoken by Chinese shopkeepers and their Senegalese employees and customers in the Centenaire Chinese market in downtown Dakar. French is heavily implicated in both of these language varieties. Although there are no quantitative studies of French borrowings in Dakar Wolof, approximately 66% of nouns and 50% of verbs in Centenaire Pidgin – which has been lexified by Dakar Wolof – are of French origin (Zhou & Mc Laughlin, forthcoming), thus we might conclude that French has a robust presence on the streets of Dakar, albeit it in recycled form.

Dakar Wolof is a prototypical postcolonial language variety, the outcome of colonial contact, urbanization, and their aftermath. It indexes urbanity and modernity (Mc Laughlin 2001) and is closely associated with the attraction of Dakar as a postcolonial city. Centenaire Pidgin, on the other hand, might better be characterized as an outcome of globalization, which involves new kinds of mobility in superdiverse contexts (Blommaert 2010). The trajectory of Dakar from postcolonial city to globalized metropolis thus entails new types of language contact, and new ways of recycling French.

Les parlers jeunes en région parisienne au croisement de la prosodie et de la syntaxe

Anaïs Moreno & Roberto Paternostro
Université Paris Ouest Nanterre La Défense, Laboratoire MoDyCo

La ville de Paris, souvent encore donnée comme symbole de l'unification socio-culturelle de la France et centre propulseur de la norme linguistique, s'avère en réalité un « creuset » où se mêlent nombre de langues et cultures différentes. La configuration géo-sociale de la capitale, distribuée autour d'un centre, ne peut pas en effet négliger l'existence d'une périphérie qui, loin d'être statique et marginale, s'avère plus dynamique qu'il n'y paraît. Les parlers jeunes, en tant que facette créative du français « populaire », témoignent de ce dynamisme et constituent un observatoire privilégié de la variation du français.

A partir de données authentiques recueillies en région parisienne, nous nous pencherons sur la réalisation d'un contour intonatif montant-descendant, souvent associé aux jeunes de banlieue (Fagyal & Stewart, 2011 ; Stewart, 2012 ; Paternostro, 2011). Quelques études, néanmoins, avancent l'hypothèse que la réalisation d'un tel contour est moins l'expression d'un malaise identitaire et social qu'un recours à des modèles attestés et courants mais employés dans des cadres inattendus (Paternostro, 2012 ; Gadet & Hambye, 2012, Paternostro, 2013).

Bien qu'une description de ses caractéristiques acoustiques soit déjà attestée dans la littérature, elle n'a jamais fait l'objet d'un croisement avec une analyse de type syntaxique. C'est ce que nous essaierons de faire par cette contribution, dans le but de mieux cerner dans quel(s) contexte(s) un tel contour intonatif est susceptible d'être utilisé et à quelle(s) fin(s).

Beyrouth, capitale du Liban, une ville francophone ?

Ludivynn Munoz

Université Paris I Panthéon Sorbonne

Cette communication traite du cas de Beyrouth, capitale du Liban, qui concentre 1,5 millions d'habitants sur les 4 millions que compte le Liban. Le Liban, fort de son adhésion à l'Organisation Internationale de la Francophonie, s'investit activement pour la promotion de la francophonie. Le pays joue à l'international sur la carte de la francophonie, il a par exemple reçu en 2009 les jeux de la francophonie, le sommet de la francophonie à Beyrouth en 2002, un député libanais participe à l'assemblée parlementaire de la francophonie (APF),...

En partant de l'étude des usages des langues en présence (arabe, français, anglais) dans la capitale du Liban, Beyrouth, nous tenterons de définir ce qu'est une ville francophone et multilingue pour les Beyrouthins. Selon Claude Raffestin (1980) : « au même titre que la ville impose son mode d'échange économique, elle impose son mode d'échange linguistique ».

A ce titre, Beyrouth est-elle une ville arabophone, francophone, anglophone, bilingue ou multilingue ? Pour définir son statut nous recourons à une enquête de terrain de quatre mois, réalisée en 2010, basée sur une quarantaine d'entretiens et les photographies de l'espace linguistique urbain. La méthodologie de notre étude a consisté en plusieurs formes de travail de terrains (enquêtes, études de cas et études de problèmes particuliers) selon Michel Beaud (2006) ; elle s'actualise d'une part en des observations de types ethnologiques liées à un séjour sur place ; et d'autre part en une enquête plus systématique, appuyée sur des entretiens semi-dirigés basé sur un questionnaire, explorant plus précisément l'usage des langues au sein de systèmes importants de l'appareil national (respectivement donc, le système politique, le système médiatique et le système éducatif).

D'un point de vue épistémologique, notre champ de questionnement relève de la géopolitique (Lacoste, 1994 ; Breton, 2003, 2006 ; Giblin & al., 2007), qui caractérise les rapports de force, selon notre perspective, entre les langues et les cultures et s'attache à étudier les représentations, issues des perceptions des acteurs de la ville, tant les habitants que les responsables politiques. Car « si les langues sont des marqueurs culturels, elles sont également des marqueurs géopolitiques ; quand les territoires sur lesquels elles sont parlées deviennent des enjeux de pouvoirs » (Giblin, 2010). L'étude du rôle et de la puissance des langues est également convoquée (Hagège, 2008).

Notre propos se déploiera selon trois mouvements. Après avoir présenté l'héritage historico-culturel relatif à la présence du français sur le territoire libanais⁶, nous verrons en second lieu que Beyrouth est une ville multilingue où l'arabe domine (selon les personnes interrogées) malgré une territorialisation (spatialisation) caractéristique de l'anglais et du français. En effet à partir de l'échantillon étudié, nous proposerons une cartographie linguistique de la capitale. Enfin, en partant de cet exemple, nous tenterons d'élargir nos propos pour définir ce qui peut constituer une métropole multilingue (car après une période bilingue arabe/français, Beyrouth évolue vers un certain trilinguisme araba/français/anglais). A quoi doit s'employer une agglomération pour être perçue comme multilingue et francophone ? Au-delà des éléments de langage oral, notre réflexion abordera les éléments de signalétique de l'espace urbain, tels que les panneaux de signalisation par exemple.

Mots-clefs : Beyrouth, ville francophone, géopolitique des langues, spatialisation des langues.

⁶ Khoury, G. (2006), *Une tutelle coloniale, Le mandat français en Syrie et au Liban*, Paris, Belin, 535 pages.

Pratiques plurilingues dans le secteur informel de la santé à Douala, Cameroun

Carline Liliane Ngawa Mbaho
Bayreuth University, Allemagne

Le phénomène de l'exode rural a favorisé les contacts intra-ethniques à Douala. Cette ville se distingue aujourd'hui par son caractère cosmopolite, susceptible de permettre une observation de croisements des langues présentes dans le paysage linguistique Camerounais. En effet, en plus du français et de l'anglais qui sont les langues officielles, le Cameroun compte environ 250 langues locales (Bilola, 2003). Ce brassage nous offre ainsi un cadre adéquat pour l'étude de l'interaction en situation de contact des langues.

Ce phénomène en soi n'est pas nouveau à Douala mais plutôt le résultat de sa densification. Parti du parler des jeunes (Feral, 2010), le discours hybride se retrouve aujourd'hui dans plusieurs secteurs de la vie à Douala (Feussi, 2006, 2008). Notre étude qui se situe dans le champ de la *sociolinguistique urbaine* (Calvet : 1994) analysera le phénomène de l'emprunt dans le français parlé à Douala comme conséquence du brassage des langues. L'analyse sera faite à partir d'un corpus audio collecté dans les bus de transport interurbain au départ de Douala.

Dans le but de convaincre le public à l'achat des médicaments, les *docteurs* font des campagnes promotionnelles dans les espaces publics. Dans notre résumé, le terme *docteur* renvoie à l'auto-catégorisation de nos informateurs. Ces derniers se sont eux-mêmes attribués ce titre et n'ont pas suivi une formation préalable à l'exercice de cette profession. Il s'agit donc d'une *membership category* (Sacks : 1972). Les bus de transport interurbain par exemple, sont devenus un lieu de prédilection pour ces derniers. On y assiste à un entretien médical ambulancier qui met en scène un *docteur* qui donne des conseils concernant la santé au voyageurs et par la suite les instrumentalise à des fins publicitaires. L'une des stratégies les plus prisées par ces derniers est l'intégration des langues locales au français à travers les procédés d'emprunt et de mélange de langues. La spécificité du français parlé dans ce secteur réside donc dans son caractère hybride. Hybridité qui pourrait être due non seulement aux conséquences liées aux réalités de la ville mais aussi aux besoins de la communication en situation de plurilinguisme.

Mots-clefs : métropole, plurilinguisme, contact des langues, français hybride, Douala

Catégorisations de la ville et des langues à Douala

Julie Peuvergne

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Douala se situe en zone francophone du Cameroun (officiellement bilingue français-anglais) ; le français y prédomine comme langue de communication, au point qu'il est bien souvent acquis comme langue première. Il côtoie l'anglais, le pidgin et d'autres langues du Cameroun ou de pays voisins. On y observe également une forme de discours hybride empruntant à l'anglais/au pidgin et aux langues camerounaises, le francanglais (de Féral 2009).

A travers un corpus d'entretiens, nous questionnerons les catégorisations effectuées par les informateurs, en tenant compte de leur interprétation éémique et de la dynamique interactionnelle particulière de l'entretien. Il s'agit ici de saisir l'investissement symbolique des codes comme marqueurs territoriaux et identitaires (Bulot 2002).

On s'intéressera aux désignations et aux discours relatifs aux langues et aux locuteurs. Certains termes présentent une géométrie variable selon le contexte discursif, tels *bilingue* (qui peut s'appliquer aux Camerounais en général, aux élèves d'écoles dites bilingues, aux locuteurs de français et anglais) ou *étranger*. On s'arrêtera également aux descriptions de Douala et aux mentions des villages, qui ne renvoient pas uniquement aux dynamiques entre le monde des traditions et celui de la modernité. La variabilité des références reflète les différentes sphères de communication et facettes de l'identité des citoyens dans une ville fortement cosmopolite qui ne reconnaît pas d'ethnie majoritaire. Ces catégorisations participent aux processus interprétatifs de décryptage des situations urbaines (Mondada 2002).

L'analyse sera enrichie d'extraits de corpus écologique (conversations ordinaires, émissions de radio...) présentant des références à la ville et aux langues, et d'observations de terrain. Certaines catégories pourront être confrontées dans une certaine mesure à un autre corpus d'entretiens, menés à Lomé (Togo), éventuellement d'entretiens menés à Paris (travail en cours).

Dans ce travail, il s'agit moins d'observer les conséquences d'une situation sociolinguistique donnée, que de dégager certaines catégories, ayant trait aux langues, par lesquelles les citoyens structurent les rapports sociaux et appréhendent la diversité des situations auxquelles ils peuvent être confrontés.

Aspects du plurilinguisme des jeunes de la métropole lilloise

Tim Pooley
University of Kent

La métropole lilloise est un espace fortement différencié, constitué de villes anciennes – notamment Lille, Roubaix, Tourcoing –, de communes plus récemment urbanisées et parfois qualifiées de périurbaines, alors que d'autres gardent encore un caractère rural (Pooley, 2004). Cette division de l'espace correspond à des différences sociales et ethniques assez frappantes, les immigrés et les jeunes issus de l'immigration étant surtout concentrés dans les zones urbaines, qui, de ce fait, sont des lieux privilégiés pour l'étude des phénomènes de plurilinguisme et de variation dans l'emploi du français.

Nos enquêtes, qui s'inscrivent dans une longue série d'études remontant à 1983, sont basées sur des corpus recueillis en 2005 dans des trois collèges (et cinq classes) situés d'une part à Lille même ou des communes contiguës et d'autre part, au versant nord-est de la métropole (autour de Roubaix-Tourcoing). Deux de ces établissements ont été sélectionnés parce qu'ils accueillent de nombreux élèves habitant des quartiers classés comme zones urbaines sensibles (ZUS), (Lille-Sud, Le Pile et les Trois Ponts à Roubaix), alors que le troisième se trouve à La Madeleine, ville proche du centre géographique de la métropole.

Nos investigations sont focalisées sur trois variétés linguistiques: a) le français «normal», c'est-à-dire régionale vernaculaire, des élèves; b) le picard; c) l'arabe, en particulier, l'usage trans-ethnique spontané ou «crossing» (Rampton, 2005; Kallmeyer et Keim, 2003; Keim et Knöbl, 2007), et basées sur une méthodologie qui s'inspire de la troisième vague des études variationnistes, ou «communautés de pratique» (par ex., Eckert, 1989; Moore, 2010), sans oublier les paramètres classiques comme le genre et l'ethnicité. Ceux-ci sont évalués à l'aide d'indices d'amitié, qui sont en corrélation différenciée avec les pratiques ou l'acquisition des différentes langues.

Après un bref résumé des résultats pour le français et le picard, la dernière partie de l'exposé sera consacrée aux facteurs qui correspondent à la pratique et au degré de compétence en arabe. Les données analysées ont été recueillies grâce à une méthodologie qui s'inspire des pratiques de la dialectologie perceptuelle (Preston, 1999), faisant usage de tests linguistiques (Kerswill, 2002). Pour les témoins franco-français, c'est l'amitié interethnique qui s'avère être le facteur le plus significatif pour l'acquisition de l'arabe, plutôt que des éléments potentiellement importants de l'espace socio-culturel comme la musique et l'habillement (cf, Cutler, 1999; 2003).

La lutte sénégalaise entre tradition et modernité : dans quelle langue ça parle maintenant ?

Papa Alioune Sow
Université Paris Nord

Le présent article se propose d'apporter une contribution à l'analyse des phénomènes qui découlent du plurilinguisme sénégalais perçu à travers l'univers de la lutte sénégalaise qui recèle de virtualités langagières. En effet, il est courant d'entendre dans l'usage des mots ou expressions du genre *actionner* (faire une action) ; *faire son bakk [danse préliminaire]* (entrée en scène d'un lutteur) ; *conditionner* (pour condition physique) ; *muter* (geste technique consistant en un changement de tactique) ; *ɗoxko [donner une] chaise* (geste technique spécifique) ; etc.

Les faits de langue observables dans ce *champ social* (au sens bourdieusien) découlent ainsi de la coexistence du français et du wolof, langues sans cesse retravaillées pour donner de nouvelles unités lexicales caractéristiques d'un paysage sociolinguistique en plein dynamisme. Leurs indices grammaticaux (syntactiques) et compositionnels révèlent « deux manières de parler, deux styles, deux "langues", deux perspectives sémantiques et sociologiques » (Bakhtine 1978 : 125-126) mais qui se mélangent au gré des besoins communicatifs des locuteurs.

Sport traditionnel par excellence, la lutte, qui procure d'intenses émotions à ses adeptes, jouit d'un très grand prestige au Sénégal. Pratique purement culturelle autrefois, ce divertissement traditionnel intervenait après une récolte abondante chez les paysans qui y trouvaient un moyen d'exprimer toutes leurs qualités morales et physiques.

Cependant, la lutte traditionnelle a évolué, de nos jours, pour faire place à ce qu'on appelle aujourd'hui la lutte "avec frappe". Cette dernière, désireuse de se moderniser introduit dans son discours de nouvelles unités lexicales qui affectent essentiellement l'ancrage culturel (enracinement culturel mais aussi ouverture vers le monde extérieur), l'organisation socio-sportive (préparations mystico-culturelles notamment) mais aussi le mode de fonctionnement des compétitions (lois et règlements, techniques et tactiques de lutte). Les réformes lexicales de l'univers de la lutte sénégalaise sont ainsi à l'origine d'une intense productivité/créativité au rang desquelles figurent des termes d'emprunt du français (langue officielle) au wolof (langue véhiculaire du pays) et *vice versa*, des séquences alternant les deux langues ou des néologismes qui sont à la base de la modification du champ référentiel des termes.

Cette étude se propose ainsi d'examiner le mode de fonctionnement d'usages linguistiques et discursifs dans le milieu de la lutte mais aussi leurs répercussions au plan socio-sportif. Pour y parvenir, j'ai élaboré un plan en deux parties. La première s'interrogera sur les phénomènes linguistiques qui résultent du contact entre le français et le wolof ; lequel contact semble reposer sur une vernacularité partagée mais aussi sur la double compétence des locuteurs. La deuxième partie consistera en une analyse d'unités lexicales nouvelles que j'envisage d'étudier sous l'angle des modifications qui affectent le champ référentiel des items et de leurs incidences au plan social.

Par l'humour et pour le rire ou les influences orales de l'humour citadin sur la langue française

Christian Tidou
Université FHB Abidjan Cocody

L'histoire de la langue française, mise en rapport avec les arts de la scène en général et le théâtre en particulier, montre que le français s'est souvent épanoui sur les planches. En témoigne la périphrase "Langue de Molière". Or, avec les évolutions sociétales et les révolutions dans les arts, le rapport à la scène a connu des mutations portées par différents praticiens. Aujourd'hui, les villes sont tombées sous le charme des *Molière* des temps modernes que sont les humoristes. On continue de rire, mais autrement, car si la langue française peut se targuer, à raison, d'être la langue du rire, ce positionnement transite bien par sa récupération ; par la truculence humoristique. Que le fond du message soit politique, social ou religieux..., l'ergot en reste cette recherche consciente ou non d'une oralité des villes. Se pliant à toutes les formes dont on veut l'appriivoiser – de Djamel et Gad Elmaleh en France, de Jean-Miché Kankan au Cameroun à Adama Dahico et Le Magnifik de Côte d'Ivoire - cette langue fait rire tout en riant d'elle-même. Elle se réalise, se perd, s'oublie même pour apparaître malgré tout... langue française.

Il convient de jeter un regard critique sur le français en tant que langue de l'humour et des humoristes. C'est s'intéresser à l'originalité de ce secteur de l'activité urbaine, non seulement pour comprendre l'objet de ce rire et de sa dérision, mais encore pour être les témoins de ce que l'oralité des villes ou oralité urbaine est un puissant vecteur d'une *alter-lingua* et donc de la dynamique des langues.

Mots-clefs : langue française, oralité, humour, créativité, évolution des langues, scène, rire

Paris, créativités lexicales et frontières géographiques

Sandrine Wachs

Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3, DILTEC EA 2288

Paris et sa région constituent une métropole-lieu de rencontres et de confrontation des langues. Ces contacts, intensifiés par les mouvements migratoires (Blommaert 2010), ne sont pas sans effet linguistique sur la langue parlée par les Parisiens/Franciliens francophones, monolingues ou multilingues. Les usagers privilégiés sont les jeunes, les plus forts innovateurs de mots (Jamin *et al.* 2006).

Notre présentation se fera en deux temps :

- Montrer, à travers le corpus MPF1 et au-delà de répertoires comme le dictionnaire de la zone ou l'ouvrage de Montgaillard 2013, quelques spécificités du français aujourd'hui parlé en région parisienne (notamment Montreuil, Nanterre, Fontenay-sous-Bois) en se focalisant sur des formes lexicales construites par influence de langues autres que le français: *j'ai le swagg, je kiffe, j'ai le seum, il bicrave, on s'enjaille*, etc. Y a-t-il là du nouveau ?
- Développer l'hypothèse que ces mots diffèrent parfois d'une ville à l'autre (Jamin *et al.* 2006), ce qui pourrait s'expliquer géographiquement (par le jeu de frontières de territoires) mais aussi de manière individuelle (par l'influence de personnalités comme les rappeurs).

Nos propos seront illustrés à partir d'un entretien avec un animateur de Fontenay, Harouna Kanouté, auteur du lexique *Recueil de langage des jeunes Fontenaysiens*. Même si on note des différences à l'intérieur de la région parisienne, on élargira la discussion autour de la diffusion géographique : les créations lexicales en usage dans la région parisienne se diffusent-elles en province ? Si oui, pour quel type de lexique ? Quels impacts peuvent avoir les réseaux sociaux sur la diffusion orale des formes lexicales ?

Nous terminerons en évoquant l'usage social de ce parler et les représentations négatives qui y sont associées, facteur de frein à l'intégration sociale pour celui qui n'adapte pas sa façon de parler aux situations de communication (école, entretien d'embauche, pour ne citer que les situations à fort enjeu social). La diffusion – par les dictionnaires – de ce lexique en perpétuel mouvement est-elle un moyen de faciliter son acceptation sociale ?

Plan du campus universitaire :



Pour accéder à l'université depuis Paris :

RER A (direction Saint-Germain en Laye) – Arrêt Nanterre Université
Depuis la Gare Saint-Lazare : Ligne N (direction Cergy Le Haut) – Arrêt Nanterre Université